

fit boire deux ou trois verres de rhum. Il but aussi, et, au bout d'une demi heure, nous étions lancés. Alors on se mit à la besogne. Nous avions notre comptabilité en retard de quatorze jours, et, tout de suite, dans une *chambre de détail* improvisée au rez-de chaussée de la caserne, nous débalâmes registres et paperasses. Ce fut long ; à la fumeuse lueur d'une chandelle, nous n'allions pas vite. le rhum aidant, nous y parvînmes cependant, et, sur un coffre transformé en bureau, nous nous attelâmes à la confection des états et des bordereaux qu'il fallait descendre le lendemain au gros-major, à Fort-de-France.

Ce travail nous mena jusqu'à minuit. Quand il fut achevé, nos bidons étaient vides, nous n'avions plus une orange, et l'alcool sucré nous brûlait les entrailles.

— Mes galons pour un verre d'eau ! s'écria Charly.

Moi, j'aurais donné même les galons du capitaine ! Or, je me souviens d'avoir vu une citerne, dans ma promenade derrière le fort, au-dessus du ravin. Vite, j'empoignai un bidon de campement et je sautai par la fenêtre pour courir le remplir.

Il faisait une nuit superbe, étonnamment douce, radieusement illuminée. Une stridente chanson de cigales montait des manguiers, et partout, innombrables, des essaims de lucioles volaient poudrant d'or le noir des massifs. Une admiration violente me saisit qui me dégrisa autant que la fraîcheur, et, lentement, pour mieux jouir de ces choses dans la joie de mon cœur et de mes yeux, je me dirigeai vers la citerne, en coupant la pelouse. A mesure que j'avancais, le cliquettement furieux des cigales se taisait pour reprendre sur mes alongs, et dans le demi-silence, alors je n'entendais plus que le frôlement, entre mes jambes, des hautes herbes que je courbais, ou qui s'agrippaient à mes guêtres.

Tout à coup, comme j'allais atteindre la citerne, un sifflement partit sous mes pieds, un cinglement sec fouetta mes genoux, et je crus que j'allais mourir. Ma cruche tomba sans bruit. Dans une effroyable angoisse, les cheveux hérissés, la bouche ouverte, l'œil dilaté et ne sentant plus battre mon cœur, je me rappelai ce qu'on nous avait dit et ce que j'avais vu moi-même. J'eus l'atroce vision du nègre pantelant et tordu sur le sol, je revis le troupiér brandissant les trigonocéphales au bout d'un bâton, et, une sueur froide au front, défaillant, je fermai les yeux, immobile et comme planté à la même place.

— Oh ! ce que j'ai souffert, cette minute, ne se peut dire...

J'attendais cependant, avec une confuse surprise au fond de mon écrasement. J'attendais une morsure du reptile que j'avais heurté, là, dans l'herbe, et dont j'avais senti le cinglement épouvantable. Que faisait-elle, l'horrible bête ? m'avait-elle mordu sans que je l'eusse senti, dans ma brusque terreur, et allais-je tomber là, tomber tout d'un coup, et me rouler comme le nègre lorsque l'inoculation sera complète ?... ou bien, était-elle encore enroulée sur une jambe, ma jambe que je ne sentais plus comme soudain amputé ? Allait-elle ramper, visqueusement froide, et m'enlacer pour m'attaquer en plein corps ?

Cette pensée m'affola davantage et un cri d'angoisse désespérée me monta aux lèvres. Je le retins ; mais lentement, avec des tâtonnements, je laissai descendre mes deux mains pour voir si le reptile était là, enroulé sur ma cuisse, et — comme je pouvais encore espérer — voulant éviter de réveiller la bête silencieuse.

Rien ! Je ne sentis rien que le couteil bouffant à grands plis raides ; et n'osant plus, plus du tout remuer, la gorge étreinte, ne tenant encore debout que par un effort inouï de volonté, je demeurai immobile, glacé jusqu'aux moelles et trempé de sueur.

A présent, partout, les cigales roussaient leur chanson vibrante. Sur ma tête, les lucioles volaient toujours, mouchetant l'ombre, pareilles à des étoiles ailées vagabondant. En abaissant les yeux, à ma droite, je voyais plonger dans le ravin, incessamment renouvelées et luisantes comme les étincelles d'une invisible locomotive qui aurait couru dans l'abîme. Un oiseau de nuit hululait, agaçamment, tout au fond.

Et comme, féroce, ment lentes, les accablantes minutes tombaient sans que rien à mes pieds ne bougeât, il me vint sous leur poids, la désespérance d'en finir tout de suite et de ne pas souffrir davantage, ridiculement. D'un geste brusque, les yeux fermés, je me baissai, tendant les mains, palpant mes mollets, mes guêtres, mes chevilles, tâtant le sol lui-même et les herbes.

Et, tout à coup, je me relevai, ivre, fou, avec un éolat de rire nerveux et déchirant. J'avais ramassé devant moi un cercle de barrique, un cercle oublié là. C'était lui le serpent, ce cerceau ficelé d'osier, c'était lui sur lequel j'avais marché, et qui, en se redressant, en ressort, sous ma semelle faisant levier, avec un sifflement, fouetté mes pauvres tibias !

Mai 1882.

LA DETTE

I

— Hummel ! cria le vague-mestre.

Hummel ne recevant jamais de lettre, ce fut un étonnement. Chaque mois, à l'arrivée du courrier de France, à Cayenne, il accourait comme les autres, mais pas une fois, on appelait son nom.

Silencieux, l'œil fixe, glissant sa tête entre les épaules de ses voisins, il restait à regarder décroître lentement le gros tas de correspondances accumulé devant le vague-mestre jusqu'à ce que, la distribution finie, le vieux sous-officier se levât, n'ayant plus à la main que quelques let-

tres, celles dont les destinataires étaient morts. Alors, le dernier, le pauvre garçon partait l'air morne.

Ce jour-là, en s'entendant nommer, il rougit, puis pâlit très fort, et chacun remarqua le violent tremblement de sa main tendue pour prendre l'enveloppe. Il titubait en s'en allant.

Or, depuis notre arrivée en Guyane, nous étions Hummel et moi, grands amis. Aussi fus-je enchanté de lui voir enfin rencontrer des nouvelles, et, une demi-heure après, ayant dévoré le volume affectueux que les miens m'envoyaient de Paris tous les mois, je me mis à la recherche de mon camarade pour lui demander s'il était content de ce qu'on lui écrivait.

Je le découvris avec peine. Il s'était enfermé dans une